

Avant-propos

Un conte des Mille et Une Nuits

Le coup de fil me cueille par surprise. Pourtant, cela fait 37 ans (oui, 37 ans !) que j'attends ce sésame, la précieuse invitation qui doit m'ouvrir les portes du dernier royaume interdit de notre planète : l'Arabie saoudite. L'Arabie est le seul pays au monde à ne pas délivrer de visa de tourisme. Pour le visiter, le voyageur n'a donc d'autres solutions que d'essayer de se procurer une invitation officielle de la part d'un « parrain » vivant dans le pays : Occidental travaillant sur place ou citoyen saoudien. Or, aussi incroyable que cela puisse paraître, toutes les tentatives que j'ai effectuées depuis ma première demande de visa à Téhéran en 1970 ont été vaines.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. Il y a des années, un voisin qui logeait au-dessus de chez moi à Quincy-sous-Sénart et travaillait à Djedda fit une demande pour moi en prétendant que j'étais son beau-frère. Comme j'avais déjà été « beau-frère » plusieurs fois à travers le monde en diverses occasions, pourquoi pas une de plus ?...

Malheureusement, la compagnie de construction saoudienne qui l'employait ne voulut pas contresigner l'invitation. Avant cette tentative, j'ai découvert juste au moment où il venait de quitter son poste qu'un de mes anciens camarades scouts de la vibrante « patrouille des Tigres » travaillait à l'ambassade de France à Riyad et aurait pu m'aider... Trop tard ! Par la suite, j'ai encore essayé de m'introduire en Arabie avec des cavaliers s'y rendant pour un concours hippique et avec des motards en partance pour un rallye... À 60 ans passés, éternel étudiant de la nature humaine, j'ai même fait une tentative par le biais d'un jumelage d'universités ! Toujours en vain. En désespoir de cause, des années durant, j'ai traîné partout avec moi et exhibé bien en évidence dans les salons du livre ou à l'entrée des salles où je donnais mes conférences un panneau criant à l'aide : CHERCHE INVITATION POUR L'ARABIE SAOUDITE ! Rien !

Et puis, après 37 années d'insuccès...

— Monsieur Brugiroux ?

— Lui-même.

— C'est vous le monsieur qui cherche une invitation pour l'Arabie saoudite ?

Au bout du fil, une certaine Selma Matour, jeune étudiante marocaine de Reims que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam et qui n'a jamais entendu parler de moi ni d'aucun de mes livres¹.

— Oui, mademoiselle, c'est moi. Voilà des années que je cherche. Je suis désespéré.

— Je peux vous en procurer une.

En 50 années passées à parcourir la planète, j'ai connu bien des surprises. Jamais, pourtant, mon cœur n'a fait un

¹ La terre n'est qu'un seul pays, Le Prisonnier de Saint-Jean-d'Acre, Les Chemins de la paix, Une vie sur la route, etc.

tel bond dans ma poitrine. Sur le moment, saisi à froid, je ne peux y croire. Mon cœur cognant comme un sourd, je balbutie :

— Pardon ? Pourriez-vous répéter ?

— J'ai dit : je peux vous procurer une invitation pour l'Arabie. Je connais quelqu'un là-bas.

Après avoir raccroché, je me rappelle que je viens de fêter mes 70 ans et me demande si je n'ai pas été l'objet de quelque hallucination auditive. Je ne suis pas loin de me convaincre que j'ai fantasmé toute cette scène, mais, dès le lendemain, un coup de fil de Riyad émanant d'un certain M. Aziz Monajem vient confirmer cette invitation... en anglais. Ce « parrain » que j'ai imaginé marocain et membre de la famille de Selma est en réalité un partenaire d'affaires de son père et ne parle pas un mot de français, ce qui ne l'empêche nullement de décrocher son téléphone pour me confirmer l'incroyable nouvelle.

Impossible de décrire mon état d'excitation. Je suis tout simplement propulsé au-dessus du septième ciel, sur le plus haut des nuages. Trente-sept ans que j'attends cela : l'Arabie saoudite ; mon *dernier* pays ! Je vais enfin pouvoir boucler la boucle symbolique et conclure dignement ma « carrière » de globe-trotter.

Car les diverses escales que j'ai eu l'occasion d'effectuer auparavant dans les aéroports de ce pays ne peuvent en aucun cas satisfaire ma curiosité et être considérées comme des visites dignes de ce nom. Mais là, enfin, j'ai gagné : je vais parachever la réalisation de mon rêve d'enfant : bientôt, oui, j'aurai visité « tous les pays du monde » !

Et voyez comme est la Vie : depuis ce coup de fil providentiel, impossible de joindre Selma. En dépit de toutes

les tentatives effectuées pour la retrouver et la remercier, rien n'y a fait ; l'ange messager du destin, la fée ayant donné le coup de baguette magique décisif a disparu comme elle était venue : sans crier gare. J'ai pourtant bien des choses à lui raconter, car le tour merveilleux par lequel vient de s'engager cette affaire est loin de devoir s'arrêter là...

J'ai toujours voyagé seul. Nullement par goût de la solitude, mais par choix ; afin de demeurer disponible à l'Autre et de pouvoir mieux rencontrer mes frères, les hommes.

Mais au moment d'organiser mon petit tour en Arabie saoudite, des vertiges m'ayant par deux fois cloué au sol au cours de l'année écoulée, je juge plus prudent de partir accompagné. Mon bienfaiteur saoudien ayant accepté de bonne grâce de rédiger deux invitations au lieu d'une, nous fixons notre visite chez lui pour les trois premières semaines de novembre 2008.

Sans qu'il en sache toute la valeur, ce noble inconnu va d'ailleurs me faire un autre plaisir de taille : m'éviter de me rendre au consulat d'Arabie saoudite. Depuis des années déjà, pénétrer dans un consulat me fait dresser tous les poils du corps, et ma main y tremble tant que j'ai un mal fou à remplir les formulaires. Cinquante années de « guerre des visas » m'ont traumatisé à jamais et si, dans un bienheureux futur, on en arrive à chercher dans le dictionnaire ce que pouvaient bien signifier, jadis, les mots « frontières » et « visa », nous n'en sommes malheureusement pas là et, en attendant, bonjour les tracas ! Or donc, mon miraculeux sponsor me fait savoir qu'étant de passage à Paris fin octobre, il entend s'occuper de toutes

les démarches à ma place. J'ai vraiment posé le pied sur un tapis magique...

De fait, M. Munajem obtient en un jour le visa alors qu'il m'en aurait fallu une semaine au bas mot pour y arriver. Motif de mon séjour en Arabie : « visite commerciale ». Lorsque je lui ai apporté mon passeport dans son appartement de Neuilly, la jeune fille qui m'a reçu, non voilée, était si belle que j'ai cru à l'apparition d'une houri et bien failli en avaler la tasse avec le café qu'elle m'a servi, yeux de braise et gorge déployée. Décidément, le tapis magique prend de la hauteur et j'entre maintenant carrément au paradis coranique.

Malheureusement, comme je m'y attends un peu, de toute mon aventure saoudienne, cette ravissante jeune femme sera la seule personne du beau sexe dont je verrai le visage.

Ça démarre fort néanmoins et je vais terminer ma vie de bourlingueur impénitent de la plus inimaginable manière qui soit, par un véritable conte des *Mille et Une Nuits*.

Aussi en suis-je aujourd'hui arrivé à penser que ce n'est pas un hasard s'il m'a fallu ronger mon frein 37 ans durant. Dans la vie, la Providence sait toujours mieux que nous ce qui nous convient. En l'occurrence, si j'étais parvenu à pénétrer en Arabie saoudite plus tôt, je n'aurais pu visiter que la ville où j'aurais atterri, car, jusqu'à il y a peu, il fallait demander un nouveau permis chaque fois que l'on changeait de ville ; pas question de baguenauder dans le royaume à sa guise ! Et voilà que le nouveau prince régnant vient de faire sauter cette restriction et que l'on peut désormais se rendre où l'on veut en Arabie, sans rien demander à personne. Si bien que, dans un pays

ne comptant pas de touristes, nous pouvons musarder à loisir comme n'importe où ailleurs.

Et puis, je dois le reconnaître : ce délai d'attente a également permis que j'aborde cette contrée un rien obscurantiste dans d'autres dispositions d'esprit. Le passage des ans m'a rendu, sinon plus tolérant, en tout cas moins prompt à m'enflammer au spectacle de l'injustice. Plus jeune de quelques années, l'insupportable traitement réservé aux femmes, le mépris dans lequel sont tenus les immigrés qui constituent pourtant la majorité des habitants et sans lesquels le pays ne fonctionnerait pas et, enfin, les « tchop-tchop squares » (places d'exécution publique) de Riyad ou de Djedda m'auraient mis hors de moi et j'aurais sans doute tout fait capoter.

Toute médaille a son revers, et mon conte des *Mille et Une Nuits* n'échappe pas à la règle. Mais ne nous projetons pas plus avant et voyons plutôt par quelles voies détournées le destin est, cette fois-ci, parvenu à ses fins. Car, après tout, c'est vrai : comment cette jeune Marocaine inconnue a-t-elle eu vent de mon existence et de mon plus cher désir inassouvi ?...

En réalité, je devais participer à une émission consacrée à la spiritualité sur la radio « Ici et Maintenant » à Paris.

Mais, par trois fois au cours de l'année, l'animateur censé m'interviewer dans son programme reporta notre rendez-vous. D'habitude, je n'aurais pas souffert longtemps un tel dilettantisme et aurais tout envoyé balader.

Mais là, pour une raison qui m'échappe, je me contins et acceptai la chose (presque) avec philosophie. Heureusement, sinon, il n'y aurait jamais eu d'Arabie. Au terme de ces trois coups dans l'eau, l'animateur en

question quitta la radio en ayant la bonne idée de me diriger vers l'un de ses collègues animant, lui, une émission consacrée aux voyages : Jérôme Bourguine. Émission nocturne diffusée en direct entre 23 heures et 2 heures du matin, au cours de laquelle j'eus tout le temps de raconter mon incroyable « vie sabbatique ».

Quelque temps plus tard, Jérôme Bourguine, qui était également journaliste, réussit à faire paraître un article sur mon odyssée dans le magazine *TV Grandes Chaînes* en leur faisant remarquer que l'émission *Pékin Express* s'était grandement inspirée de mon « concept » de voyage : un dollar par jour, tout en stop et jamais d'hôtel. Sous le titre « Le pape des routards commente le jeu », il narra donc mon périple en concluant son article, sans me prévenir, par cette bouteille jetée à la mer : *Si quelqu'un travaille en Arabie Saoudite, André acceptera son invitation avec plaisir puisqu'il n'a pu encore dépasser les portes des aéroports de ce pays, le dernier qu'il n'ait pas véritablement visité.* Et Selma de tomber par hasard sur l'article et de prendre le relais.

Quand je pense qu'au départ j'ai failli dire à l'amie qui avait attiré mon attention sur cette émission que cela ne m'intéressait pas...

Mais cette fois, ça y est : j'ai en poche les billets et le précieux visa tamponné par l'ambassade.

Lorsque j'ai rencontré mon bienfaiteur à Paris pour lui remettre mon passeport, il m'a également vaguement promis de m'aider, me proposant entre autres de me réserver un hôtel à Riyad... Me réserver un hôtel !

À moi qui, par principe, ne dors jamais dans ces établissements (toute mon existence au long cours, je n'y ai été contraint qu'une seule fois, par l'Intourist, en ex-Union

soviétique, mais c'est là une autre histoire que nous aborderons plus tard). Hôtel dont les tarifs lui semblaient fort modestes... à lui ! Mais pas à moi. Aussi, par mesure de précaution, Tahar Slimani, l'ami qui m'accompagne, a-t-il trouvé sur Internet grâce au site *Couchsurfing* un logement chez un professeur américain pouvant nous accueillir à Riyad.

Quelle idée magnifique que celle de ces réseaux d'hébergement gratuit ! Ce n'est pas en 1955, lorsque j'ai quitté la France pour la première fois, que l'on aurait pu faire cela. Résultat des courses : ce n'est pas une personne, mais deux qui nous attendent à l'aéroport le jour de notre arrivée ; deux personnes qui ne se connaissent absolument pas : Rex, l'Américain, et Abdullah, le neveu de M. Munajem, lequel a dû s'absenter une nouvelle fois du pays pour ses affaires et ne peut nous accueillir. Mais *mektoub* (« destin » en arabe) veille, et ce jeune neveu va s'occuper de nous de façon mémorable.

Le soir de notre arrivée déjà, malgré notre fatigue et nos estomacs bourrés de sandwichs de la Middle East Airlines, il nous est impossible de refuser son invitation à dîner dans l'un des 22 restaurants de luxe de la firme Munajem, superbe château de pisé illuminé au cœur de la capitale.

Après nous avoir accueillis avec le traditionnel café de bienvenue, on nous installe dans une pièce splendide avec feu de cheminée et service grand style, où l'on nous présente toutes les spécialités du pays. Rex, qui n'a jamais connu pareille aventure depuis son arrivée en Arabie, écarquille les yeux. Bref, un restaurant tout droit sorti de la lampe d'Aladin.

Le lendemain, pour le petit-déjeuner, Abdullah fait encore plus fort en nous entraînant dans l'hôtel le plus luxueux du pays, l'Al Faisaliah. Sous de monumentales cloches d'argent sont proposés tous les petits-déjeuners du monde et, sur des étagères, tous les jus de fruits de la planète.

Ici, le miel n'est pas présenté en pot, mais dans son cadre de cire d'origine. Nappes immaculées, verres en cristal, argenterie scintillante, porcelaine signée et orchidées à foison. Le cuir moelleux des fauteuils est d'un vert si tendre que j'ose à peine m'asseoir dessus de peur de le salir. Jamais je n'ai vu autant de luxe assemblé. Et tout cela pour moi, l'homme qui a fait le tour du monde en stop avec un maigre dollar par jour !

— Mais comment comptez-vous faire le tour de l'Arabie ? s'enquiert entre deux exquis délicatesses le prévenant Abdullah qui rêve de voyages et aurait bien aimé nous accompagner.

— J'ai calculé en France qu'à deux, cela nous reviendrait moins cher de louer une voiture que de prendre des autocars, je lui répons. Et ce sera plus pratique.

— Pourquoi donc louer une voiture ? Prenez mon 4 x 4 !

Et nous voilà partis pour une escapade de 6250 km à bord de son puissant Nissan Patrol. J'ai horreur de conduire, mais, ça tombe bien, Tahar adore. En bon fils d'Algérien, il coiffe donc le keffieh à carreaux rouges et se glisse dans une belle *thobe* blanche comme tout Saoudien qui se respecte. Ainsi parés, partout où nous nous rendons, on me prend pour un diplomate véhiculé par son chauffeur. Ajouté à cela notre plaque d'immatriculation locale et nous franchissons allégrement les

barrages d'un royaume pourtant très fliqué sans même avoir à stopper notre véhicule.

Côté budget, il faut savoir que l'Arabie saoudite est (surtout pour le visiteur) un pays hors de prix. Je m'y suis donc proprement ruiné : 3 semaines pour 90 euros. Quatre-vingt-dix euros ! Quand je raconterai cela à mon retour, personne ne me croira. Mais aussi, j'ai donné le ton dès notre arrivée.

— Objectif zéro hôtel ! ai-je annoncé d'emblée à Tahar.

Chaque soir, après que j'ai rituellement demandé à mon camarade de me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas et que nous sommes bien en Arabie, nous baissons les sièges avant, et le Nissan nous sert de dortoir. Quand nous ne lui préférons pas le sable du désert.

Sans la moindre nuit d'hôtel à payer et avec un plein à moins de quatre euros, le calcul est vite fait : ne reste que la nourriture. Comble de bonheur, en Arabie, chaque station d'essence est équipée d'une supérette, d'une maison de thé, d'un petit restaurant et... d'une mosquée ! Les musulmans étant tenus de faire leurs ablutions avant chacune des cinq prières quotidiennes, une rangée de lavabos, des douches et des toilettes nous attendent impatiemment à côté de la mosquée dans chaque station.
Choukran Allah !

De Riyad, nous gagnons d'abord les célèbres ruines nabatéennes de Maiden Saleh, la Pétra de l'Arabie, où je fête mes 71 ans. Je ne pouvais rêver décor plus somptueux pour mon anniversaire.

Puis, après avoir vu la ligne de chemin de fer qu'a fait sauter Lawrence d'Arabie et avant d'atteindre Djeddah, nous faisons une incursion (interdite, chut !) à Médine sans descendre du véhicule. Rendu à Djeddah, je retrouve

par un de ces « hasards » miraculeux que le voyage semble démultiplier des amis iraniens que j'ai connus 12 ans auparavant en Géorgie soviétique. Incrédules, ils nous font la fête et réussissent à nous introduire dans le club le plus chic et le plus fermé de la mer Rouge, où nous nous baignons et jouissons d'un inimaginable confort. Après Ta'if, la capitale estivale du pays, nous descendons, au sud, dans les montagnes de l'Asir et, après une incursion dans ce qu'on nomme joliment le « Quart vide », nous effectuons un dernier crochet par Daman et ses puits de pétrole avant de rentrer à Riyad. Quant à La Mecque, mon compagnon seul a la possibilité de la visiter.

Le voyageur qui se rend en Arabie saoudite doit en effet décliner sa religion. Comme nous n'avons rien mis dans la case dédiée à ce critère sur notre demande de visa, le consulat s'est chargé d'apporter une réponse à notre place.

C'est ainsi qu'avec mon nom bien gaulois de Brugiroux, je me suis retrouvé étiqueté chrétien, et Tahar Slimani, avec son nom berbère, musulman. *Aïwa !* C'est sa chance, car il peut ainsi visiter ce haut lieu de l'Islam sans problème, réalisant ainsi un de ses rêves les plus chers.

Au cours de notre périple, l'occasion nous est également offerte de croiser un groupe de visiteurs étrangers. Cela nous permet de mesurer tout le bonheur qui est le nôtre.

J'ai dit plus haut que l'Arabie saoudite n'acceptait pas les touristes individuels ; elle accepte néanmoins quelques rares groupes organisés plutôt très haut de gamme, dont les déplacements sont minutieusement programmés.

Malheureusement, depuis qu'une famille française s'est fait assassiner il y a quelques années près d'Al Ula, notre pays ne transmet plus les demandes de ses ressortissants.

Nous tombons sur ce groupe en visitant le château de Najran : cinq Anglais véhiculés dans un énorme autocar et escortés par deux jeeps de la police royale : une devant et une derrière. L'idéal pour attirer l'attention et se faire tirer dessus, à mon humble avis, mais, bon...

Avec Tahar, je ne peux m'empêcher de débiter quelques boutades sarcastiques en voyant s'ébranler cet étrange cortège officiel. Si nous savions ce qui nous attend quelques heures plus tard, nous ferions moins les malins !...

Car, arrivés à la sortie de Najran, les contrôleurs en poste nous interdisent formellement de nous rendre seuls à Sharurah, l'oasis du « Quart vide » située au cœur du fameux désert de Rub al Khali longeant la frontière yéménite. Les étrangers doivent absolument y être escortés.

Conclusion : ce ne sont pas 2 jeeps, mais 17 en tout qui nous font l'honneur de nous escorter, les véhicules devant se relayer réglementairement tous les 50 km. Et comme le soir tombe rapidement et que les policiers, peu rassurés, sont pressés de regagner Sharurah, ils nous poussent, au sens propre, à rouler à 160 km/h là où nous voulons respecter la limitation à 100 km/h. C'est là que nous comprenons que c'est la crainte seule, mais obsessionnelle, des attentats qui pousse la police saoudienne à surprotéger les Occidentaux.

Finalement, trempés de sueur d'avoir roulé à tombeau ouvert, nous arrivons, nous pensant tirés d'affaire, au dernier contrôle des passeports à l'entrée de Sharurah.

— Où allez-vous dormir ? lance l'un des uniformes.

Pour éviter de faire des histoires, Tahar me susurre à l'oreille de leur répondre « À l'hôtel ».

— *Funduk Nissan* (« hôtel Nissan »), réponds-je à son grand désarroi.

J'ajoute, un brin provocateur :

— Parfaitement : on va dormir dans la voiture !

Stupéfaction chez les uniformes qui rameutent leurs collègues et entonnent un plaidoyer général pour nous dissuader de faire une chose pareille. Mon *makash flouze* (« pas d'argent ») coupe court à toute négociation. Ils se consultent et acceptent finalement de nous laisser dormir dans la Nissan à condition que nous restions bien en vue sous leurs projecteurs.

Marché conclu. On n'a pas commencé d'abaisser les sièges pour s'allonger que l'équipage d'une énorme voiture américaine à gyrophare pimpant entre en scène et nous « invite » à la suivre au QG de la police, en plein cœur de l'oasis.

Une véritable forteresse à la James Bond pour le coup, hérissée d'antennes, de soucoupes, de sentinelles et bondée en son cœur de véhicules de police en tous genres.

— Eh bien, là, au moins, fais-je remarquer à Tahar, on ne risque plus rien.

De nouveau, nous tentons de baisser les sièges lorsque le commandant de la place en personne fait son apparition. Poignée de main, palabres d'usage et nous voici quelques minutes plus tard dans une superbe chambre d'officier avec salle de bain attenante. Quand la chance est de votre côté...

Quelques jours plus tard, au moment de quitter le Royaume interdit, nous ne pouvons faire moins que de

nous rendre au sommet de la haute tour Munajem pour y remercier de vive voix celui par qui tous ces miracles se sont accomplis. D'emblée, le climat est à la décontraction. Nous échangeons quelques histoires de voyageurs et, devant ma prononciation à la française du mot « Sahara », notre hôte tente de me le faire prononcer à l'arabe. Devant mes difficultés, malicieux, il insiste, puis il me crie, soudain, hilare :

— Boool ! Boool !

Après quelques secondes d'incompréhension, tout me revient en mémoire et j'éclate de rire à mon tour. Quelques semaines auparavant, en effet, au moment de me remettre les passeports dûment tamponnés, M. Munajem avait proposé de me donner rendez-vous sur les Champs-Élysées devant chez « Boool ».

— « Boool » ? avais-je rétorqué. Quel « Boool » ?

Devant mon incompréhension persistante, il avait fini par me donner rendez-vous à côté, devant la boutique de parfums Séphora. Une fois sur place, intrigué, je lui avais demandé où se trouvait son fameux « Boool », dont je n'apercevais nulle trace, et il me le désigna du doigt.

— Ah ! Paul ! Bien sûr.

J'avais oublié que les Arabes ne savent pas prononcer le « P ». À plusieurs reprises, j'avais alors essayé de lui faire prononcer correctement le mot « Paul »... En vain. L'occasion se présentant à lui, M. Munajem me rend donc à présent la monnaie de ma pièce et la leçon que j'ai essayé de lui donner à Paris. Nous sommes quittes (au moins de ce côté). Le routard absolu que je suis et le milliardaire saoudien se quittent les meilleurs amis du monde. La chose la plus importante à mes yeux.

Voilà. Dans l'avion qui me ramène de mon 250^e et dernier pays, songeant à la manière dont toute cette aventure s'est idéalement agencée, je suis toujours sur un petit nuage lorsque cette phrase magnifique de l'écrivain Paolo Coelho me revient en mémoire : *L'univers tout entier conspire à la réalisation de celui qui accomplit sa légende personnelle.*

Et je réalise soudain que ce n'est pas seulement ce dernier épisode de mon parcours qui ressemble à un conte de fées, mais mon existence tout entière, laquelle me paraît tout à coup frappée au sceau du destin.

Car, au-delà de l'impétueux désir de voyager qui m'a toujours dévoré et de cette détermination qui m'a permis, elle, de vaincre bien des obstacles, j'ai, tout au long de cette quête de 50 années menée sur les chemins du monde, constamment été poussé, aidé, guidé. Et ce, depuis le départ, alors même qu'animé par une impossible chimère enfantine, « voir tous les pays du monde » (!), j'ai effectué mes premiers pas hors de France sans savoir véritablement où je comptais me rendre.

Décidément, l'avion est un endroit formidable pour prendre du recul sur sa vie et... un peu de hauteur ! Quand je pense qu'enfant, durant la guerre, le seul bruit de ces moteurs me terrorisait... Je ne pouvais alors imaginer que l'avion puisse servir à autre chose qu'à bombarder, et le plus petit ronronnement aérien me poussait à me réfugier à toutes jambes à la cave !...